Document généré le 12 juil. 2025 10:58

**Lettres québécoises**
La revue de l'actualité littéraire

# Chinoiseries

Eric Dupont

Numéro 152, hiver 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/70568ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dupont, E. (2013). Chinoiseries. *Lettres québécoises*, (152), 9–11.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Profil par ERIC DUPONT

MAMAN, MOI ET MÉLANIE VINCELETTE

# Chinoiseries

D'abord, il y a eu cette voix au téléphone à l'hiver 2004 : « Bonjour, je suis Mélanie Vincelette des éditions Marchand de feuilles. J'ai lu votre manuscrit *Voleurs de sucre* et n'ai pas dormi de la nuit. Il faut que je vous parle. » Une timidité enfantine dans le ton cristallin, une douceur qui dissimule mal la frénésie. « J'aime quand vous parlez de votre mère. » Soprano ? Oui, peut-être même *colorature*, mais la voix parlée ne révèle jamais toutes ses possibilités. Un silence. Elle me convoque chez elle. Demain. Elle raccroche sèchement, comme ces enfants malcommodes qui font des coups au téléphone.

Vieux-Montréal, en face des Sœurs grises. Elle sert du thé. Elle a des livres partout. Elle me vouvoiera longtemps. Duras ? Elle l'a lue comme d'autres lisent le Coran. Elle y est même allée, là-bas, au bord du Mékong, cette extrémiste de la littérature. L'Asie a sauté sur elle comme une maladie. D'abord très fort, au point de croire, de vouloir en mourir. Puis, comme des poussées de fièvre paludique de plus en plus espacées dans le temps, l'Asie se manifestera dans tous ses livres jusqu'à l'incipit de Polynie (2011) : « Les Chinois ont découvert l'Amérique. »

Elle n'en parlera pas beaucoup, de ses « Petites géographies orientales » (2001), des bacs qui transportent des filles perdues, des moustiques qui la mordaient sur les bords du Mékong et de l'étang aux lotus bleus du Laos. Elle peut se cabrer, on le sent déjà. « Mais, consciente de mon goût ridicule pour les chinoiseries, j'ai jeté les baguettes sur le sol et je suis sortie par la porte avant », dira la narratrice de ce premier recueil de nouvelles, à l'époque où elle assurait seule la diffusion de ses livres. Elle quittera *ces pays aux souvenirs amers* pour fuir en avant, elle ne sait pas encore qu'elle vole vers le nord, comme les oies blanches au printemps. « Nous nous sommes dit au revoir devant l'hôtel Indochine à Phnom Penh. »

Elle ne dit pas « adieu ».

En 2004, admise au cénacle de Leméac, elle publie *Qui a tué Magellan ?*, recueil de nouvelles peuplées de personnages au bord du gouffre. Un vent de désillusion a balayé les rêves d'Orient. D'abord, cette serveuse silencieuse qui empeste le malheur, puis ce Gabriel Contamine, l'obsessif compulsif qui se nourrit de petits pois Le Sieur en regardant un documentaire sur la vie sexuelle du vinaigrier. Parlons justement de *ça*. Ses corps littéraires se touchent, se prennent, copulent, se séparent et fuient vers l'avant, probablement vers le nord : « Et je me laisse embrasser dans la peur et le risque, collée au mur, sa langue dans ma gorge, son corps qui écrase le mien, ses mains qui entrent dans ma jupe par le côté. Son haleine de réglisse. » *Ça* est rarement plaisant. *Ça* finit souvent mal :

MÉLANIE VINCELETTE

> *Simon ne s'est pas présenté à l'autel le jour de notre mariage. Dans la boîte à pain de ma mère, depuis une semaine, trône notre gâteau de mariage. Tout blanc. Trois étages avec de petites feuilles en pâte d'amande, décaties. Chaque soir, en rentrant du travail, j'en mange un morceau.*

Elle aime s'abandonner à la vivisection du malheur. Dans *Qui a tué Magellan ?*, la salade de papayes vertes fait place aux *chauves-souris à la confiture de groseilles* et à *la langue de bœuf pochée, puis braisée deux heures*. Toute la ville sait maintenant qu'elle prépare elle-même les amuse-gueules pour les lancements de Marchand de feuilles, car elle continue de publier ses jeunes auteurs. Celui qui prête l'oreille aux commérages entendra dire qu'elle est *la force tranquille*. Moi, je pense qu'elle se contient encore, comme ses narratrices au bord du gouffre. Mais ça va exploser, pas besoin d'être devin pour le comprendre. Elle commence d'ailleurs à être un peu plus directive avec ses auteurs. Il y a des règles, dans sa maison. Le mercure a baissé un peu, depuis Vientiane.

En 2003, elle lance la revue littéraire *Zinc*, qui deviendra rapidement une pépinière importante de nouveaux talents littéraires au Québec. Chaque numéro est associé à un thème : les supermarchés, les pays imaginaires, les dettes. Les textes affluent vers cette jeune femme qu'on prend de plus en plus au sérieux dans le monde de l'édition. L'expérience est couronnée de succès, car elle donne la preuve que l'originalité est encore possible dans la création littéraire.

 par ERIC DUPONT

## Le Petit Nord

En 2006, elle succombe à la tentation autobiographique, une complication courante mais bénigne chez les patients atteints du mal durassien. Dans *Crimes horticoles*, les clés de la chasse à l'exotisme et de cette soif inextinguible de l'ailleurs sont livrées au lecteur. Elle nous invite dans les jardins secrets de l'enfance. Le sien est fleuri de grands pavots. La Conception est un village des Laurentides, le Petit Nord, car le grand viendra plus tard. La migration vers l'Arctique se poursuit, inéluctable. Sa narratrice s'appelle Émile. Elle vit avec sa mère, voyante autoproclamée, dans un motel désaffecté dont l'enseigne de néon clignote encore la nuit. Le père d'Émile cultive en secret un immense champ de pavots avec le dessein d'en extraire de l'héroïne. Encore une fois la poésie l'emporte sur le désespoir :

> *Ses espèces de prédilection sont le pavot écarlate, un classique de la botanique, la princesse perse, qui donne une fleur blanche, la reine hongroise, qui est pourpre, et le chiffon rose.*

Étrangement, ce crime horticole n'occupe pas le centre des préoccupations de l'enfant.

Pour la première fois, l'auteure présente un personnage complexe en cette jeune fille tiraillée entre l'amour ardent qu'elle éprouve pour Eduardo Luna, le beau vicaire tout droit sorti d'une *telenovela* brésilienne, et la tendre affection qu'elle éprouve pour Liam, le vieillard ermite qui vit dans la grange. Il faut voir en ce dernier un archétype :

> *Il n'a jamais su sur quel continent habiter. Il a fait les vendanges en Australie, a été boulanger dans le Yorkshire et bibliothécaire au zoo de Calgary.*

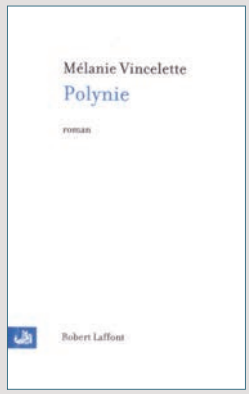
Bref, il a vécu dans les livres qu'elle écrit. Liam est un de ses nombreux enfants. Ce bourlingueur réapparaîtra dans *Polynie* sous une autre identité. Le lecteur attentif le trouvera aussi dans les premiers textes de l'auteure.

Ce qu'il faut retenir d'Émile, c'est une intelligence du cœur supérieure, car cette petite fille a déjà compris ce que l'écrasante majorité des humains ne comprennent que quelques instants avant le trépas : on est seul. Le père détesté fréquente le Faucon bleu, ce bar de danseuses nues de La Conception. Les danseuses ensuite se faire faire un tarot par sa mère. Émile cherche où elle peut le réconfort. Des livres et des cartes géographiques naîtra la fascination pour l'ailleurs, le point antipodal, pour ces pays loin de ce village du Nord. Puis le malheur frappe plusieurs fois. Un cadavre fait son apparition dans la forêt, la police découvre le champ de pavots et arrête le père surnommé dans les journaux « Le Baron de l'opium », le beau vicaire brésilien se révèle être un vil fornicateur et Liam, l'éternel vagabond, part pour son dernier voyage. La famille éclate en mille morceaux après la naissance du petit frère qu'Émile méprise :

> *Malgré la communication difficile entre nous, je vois clair dans son jeu. Son développement est très rapide et ça me gêne. À ce rythme, il va bientôt savoir lire. Je ne veux pas qu'il devienne prodige.*

Il faudra se souvenir de ce frère.

Elle veut fuir, le lecteur le comprend maintenant. L'envie du Mékong et le goût de la papaye verte sont nés dans les Laurentides. Entre ses parents




qu'elle prend pour des imposteurs et les danseuses du Faucon bleu, Émile comprend qu'elle n'est pas née au bon endroit. Au sujet de ces effeuilleuses, il est nécessaire de dire qu'elles font partie de la distribution de tous les livres de l'auteure. Figures quasi religieuses, les danseuses naissent libres et vulnérables, déesses *trash* de l'Amérique. Les danseuses en savent toujours trop. Dans *Crimes horticoles*, elles se produisent au Faucon bleu, un endroit prisé des camionneurs :

> *C'est une roulotte argentée, posée dans un champ de pissenlits, parée d'une enseigne au néon : « Le Faucon bleu. Bar salon. Danseuses. Sieste 25 $/heure ».*

« [*Polynie*], un premier roman aussi surprenant que maîtrisé », dira *Le Figaro* après la sortie du livre chez Robert Laffont, car l'auteure a maintenant un éditeur parisien. Oui, le roman étonne.

L'image glauque est ornée d'une guirlande de pissenlits. On se prend à vouloir y être. Même ce cadavre qu'on trouve dans les bois a été tué à coups de *mezza-luna*, un couteau de forme arrondie servant à tailler les fines herbes. Cette propension chez elle à décorer l'horreur d'une fleur ou d'un petit détail charmant et anodin me rappellera toujours la Blanche DuBois de Tennessee Williams dans *Un tramway nommé désir*, autre écorchée vive au bord du gouffre. J'aimerais vous rappeler la scène du film de 1951 où Vivien Leigh, campant à merveille la belle du Sud dépossédée, découpe une sorte d'abat-jour dans une feuille de papier pour le suspendre autour de l'ampoule qui éclaire crûment sa triste chambre. La lumière traversant le papier découpé crée dans la pièce des ombrages mystérieux et envoûtants. Blanche dira, au bord de la démence : *« Oh look, we have created enchantment. »* L'enchantement que produit un pissenlit devant une roulotte de danseuses, ou celui que ressent Émile en énumérant les espèces de pavots, devrait servir de phare au lecteur naviguant dans ces eaux froides. Je dis bien « phare », car ces rivages nordiques escarpés auxquels s'accrochent quelques épinettes rabougries lui demeureront inaccessibles.

« Un premier roman aussi surprenant que maîtrisé », dira *Le Figaro* après la sortie du livre chez Robert Laffont, car l'auteure a maintenant un éditeur parisien. Oui, le roman étonne. Le lecteur est en droit de se demander si la légèreté du ton convient à la profondeur du propos. Celui qui croit sottement que la légèreté est l'antonyme de la profondeur refusera d'entrer dans ce monde d'Émile. Mais pourquoi expose-t-elle ces malheurs épouvantables en prenant soin d'énumérer les espèces de pavots ? Pourquoi la narratrice prend-elle le temps d'informer le lecteur que le père lui a dit la phrase suivante : « La fleur favorite de Freud était l'artichaut » ?

Pour la simple raison que les pages de *Crimes horticoles* sont à l'image de son auteure. Elles n'ont jamais eu l'intention de tout vous dire. Aussi parce que, depuis *Petites géographies orientales*, l'auteure élève l'évocation au rang de procédé littéraire. Que Freud ait aimé le lilas, le chrysanthème ou l'artichaut est aussi important pour Émile (et M.V.) qu'il est important pour le navigateur de savoir trouver la Croix du Sud dans l'hémisphère austral. C'est en fait très simple, pour celle qui grandit dans un motel désaffecté des Laurentides, entourée d'une

mère voyante, d'effeuilleuses et d'un père criminel et toxicomane, tous les enseignements de Freud arrivent trop tard. Tous ces discours (par là j'entends cette *psychologie* qui pourrait servir aux gens « normaux ») ne sont que phrases creuses pour Émile. La psychologie peut-elle servir à éclairer ce roman ? Probablement. Mais dès qu'elle aura allumé avec fracas ses projecteurs intrusifs, ces spots aveuglants, tous les personnages de ce village maudit fuiront comme des coquerelles effrayées par la lumière d'une ampoule. « Non, vous ne nous verrez pas au grand jour ! Plutôt mourir ! » semblent nous siffler les voix de ces personnages à peine incarnés qui ne parlent pas, peut-être pour les mêmes raisons que le Meursault de Camus ne pleure pas à l'enterrement de sa mère. Il est donc fortement conseillé de commencer l'enquête à la lumière de la bougie, de déchausser vos gros sabots et d'accepter la vérité suivante : la légèreté n'a jamais exclu la profondeur.

## Le Grand Nord

En 2010, mon éditrice garde jalousement ses secrets d'auteure. Apprendre le sujet du manuscrit qu'elle a sur le feu est aussi difficile que d'obtenir des aveux d'un partisan corse. Elle s'avalera la langue avant de vous le dire. Il y a cependant des signes qu'il faut savoir lire. Elle voyage dans le Grand Nord, le vrai Nord, celui des Inuits où son frère a été cuisinier dans une mine d'or. Les récits qu'il en rapporte la fascinent comme les histoires que Liam racontait à la petite Émile. Elle m'en livre des bribes glacées. Lentement, les glaces se retirent de l'Arctique dont les mystères anciens sont révélés. Nous apprenons que, grâce au réchauffement climatique, le passage du Nord sera bientôt ouvert. Il ne lui en faudra pas plus pour répondre une fois pour toutes à l'appel de l'Arctique, ce sifflement qu'elle tente vainement d'ignorer depuis l'enfance. Un jour, elle me dira : « Tu sais, en décembre dernier, j'ai raccompagné un enfant inuit dans sa famille. » Sortant de sa douce réserve habituelle, elle m'annoncera aussi sur le ton de la catastrophe que des drones russes survolent le Nord canadien. Elle a dû débarquer là-haut un jour et contempler la Terre de Baffin comme Attila contempla Rome. Elle a dû comprendre qu'elle tenait au creux de sa paume l'edelweiss qu'elle avait vainement cherché toutes ces années d'abord dans la forêt laurentienne, puis au bord du Mékong et dans les villes d'Europe sans se douter que Dieu avait inventé un paysage à l'image de son écriture dépouillée et économe : le Grand Nord. L'endroit lui inspirera *Polynie*, qu'elle fait paraître chez Robert Laffont en 2011. Dans le Nord rocheux sans végétation, ses archétypes prennent de nouvelles dimensions. Ils sont maintenant des personnages en chair et en os. Elle recourt toujours à l'évocation, mais toujours pour faire avancer une intrigue, car depuis un an ou deux, une conversion est survenue. Presque entièrement remise de sa durassite, elle m'avouera : « Je veux raconter des histoires. » Cet intérêt pour le *storytelling* se précise aussi dans sa position éditoriale.

C'est un changement de cap important. Il y a maintenant une intrigue. Rosaire Nicolet est trouvé mort assassiné dans sa chambre de l'hôtel *Le Cercle polaire* à l'île de Baffin. Le narrateur est son frère, ce petit frère dont on se méfiait qui prend maintenant la parole. Et c'est un prodige. La danseuse nue (Lumi) et le bourlingueur excentrique (Brice de Saxe Majolique) sont encore au rendez-vous. Mais cette fois, ce sont des entités complexes et abouties qui font avancer une trame narrative dont le moteur n'est plus l'enchantement, l'introspection ou l'étude de caractère, mais l'envie pour le lecteur de savoir ce qui a tué Rosaire Nicolet. Et pour la première fois, maintenant qu'elle se sait loin au nord et que le regard du lecteur est détourné de sa personne, son narrateur émeut véritablement. Le narrateur, cuisinier dans une mine d'or de l'Arctique, doit identifier le cadavre de son frère assassiné. Le monologue intérieur révèle au lecteur avisé des pistes porteuses :

> *En l'absence de sentiments de la part de nos parents, nous avions inventé le lien le plus solide qui soit. Ce nœud ne pouvait se rompre.*

Le frère auquel on s'accroche comme à une bouée. Il est dit que la fiction permet souvent d'énoncer des vérités que l'autobiographie cache.

Difficile de laisser *Polynie*, qui est d'ailleurs présenté comme un *thriller* arctique. Les éloges viendront de partout. Le titre figurera d'ailleurs parmi les finalistes de prix littéraires importants. Sur ces terres inhospitalières du Grand Nord, la voix de l'auteure s'est cristallisée. Celle de l'éditrice aussi.

En 2012, presque dix ans après le premier coup de téléphone, mon éditrice m'a rappelé. « Bonjour, c'est Mélanie. J'ai lu ton manuscrit *La fiancée américaine* et n'ai pas dormi de la semaine. Il faut que je te parle. » Une assurance nouvelle dans le ton cristallin, une frénésie audible qui dissimule mal l'inquiétude. « J'aime quand tu parles de ta mère. »

Au lancement de mon dernier livre, j'ai fait une photo que j'ai encadrée et que je garde à droite de ma table de travail. Sur la photo, il y a Maman, moi et Mélanie Vincelette.

### BIBLIOGRAPHIE

*Petites géographies orientales*, Marchand de feuilles, 2001, Montréal.
*Qui a tué Magellan ? Et autres nouvelles*, Leméac, 2004, Montréal.
*Crimes horticoles*, Leméac, 2005, Montréal.
*Polynie*, Robert Laffont, 2011, Paris.

## Bibliothèque et livres numériques : résultats

**INFO** capsule

Dans des parutions antérieures, *Lettres québécoises* a commenté l'initiative de BAnQ d'offrir aux usagers des livres numériques qu'on peut emprunter par Internet. Le système d'emprunt a été ainsi programmé qu'après quinze jours, le livre emprunté, chronodégradable, disparaît de la mémoire de la liseuse, du téléphone intelligent ou de l'ordinateur de l'usager. Il y a un avantage à coup sûr : l'emprunteur ne paiera jamais d'amende pour n'avoir pas rendu son livre à la bibliothèque !

Depuis son lancement, outre BAnQ, cinq cents bibliothèques sont entrées dans la danse. Dans ces conditions, on aurait pu s'attendre à des emprunts considérables. Or les chiffres sont, eux, plutôt décevants : 358 000 emprunts contre 5 350 000 prêts en format imprimés. C'est bien peu, mais tout de même satisfaisant selon les promoteurs du projet : le système est en plein essor et ne cessera de progresser au fil des ans. L'hypothèse est tout à fait plausible sans compter que le prêt par Internet peut alimenter les personnes en régions éloignées où les bibliothèques sont parfois inexistantes.